

# OCTAVE MIRBEAU ET LA PROSTITUEE :

## NOTE SUR *L'AMOUR DE LA FEMME VENALE*

Individualiste forcené et hargneux, grand contempteur des perfidies de son époque, Octave Mirbeau promena désespérément sous sa plume le vitriol d'un atrabilaire amoureux d'icônes au cœur de glace. La femme vénale, courtisane ou fille publique, il la connaît dans tous ses états, et pour mieux dire jusqu'au collage (Judith Vimmer) et au mariage (Alice Regnault). À la lumière de cet insoupçonné gisement bulgare, tout un pan de la personnalité intime de l'écrivain se voit enfin vérifié.

Comment approcher ce parcours faisant de la prostituée un cas exemplaire ? Mirbeau ne cherche pas à rédiger un banal ajout qui accrédirait l'emprise psychologique de la femme vénale tarabustant les esprits masculins, ni même une étude chaste et médicale à la façon des Goncourt. Le passage à l'essai, peu conforme à son style d'écriture, lui permet surtout de surmonter une part – infime certes – des schèmes gynécophobiques d'une génération que hante le risque vénérien. Au regard d'une œuvre romanesque semblablement tourmentée par une beauté féminine toujours mise en valeur par les êtres mêmes qui feindraient de la déprécier, il ne s'agit plus là d'essayer d'anéantir ce que l'on aime par l'écriture, tout en sachant qu'on échouera, mais de réévaluer le rôle de la prostituée objet d'un plaisir unique – presque une embellie – que la femme spectacle, c'est-à-dire mariée, ne saurait dispenser.

Mirbeau ne houspille plus l'esclavage de l'homme moderne devant celles qui se vendent, il convie son lecteur bulgare à envisager une réciprocité dans la sujétion où ne culminerait plus la jalousie rétrospective. *Le Calvaire* touchait à l'amertume d'un échec sentimental incorrectement distancié. Ici, son créateur fait preuve, en usant du style net et concis propre à l'essai, d'une sincérité presque irréprochable. Cependant, la figuration esthétique du rapport vénal, attisé par le piment du lesbianisme, n'évite guère le lieu commun d'une poésie sordide exaltant une sexualité perverse et multiforme inhérente à l'imaginaire masculin.

En revanche, la *putain* acquiert une espèce de force païenne bénéfique, gage de son aptitude pour le grand chambardement. Cette *fair-warrior* de l'amour au "*sang-froid d'un duelliste plein de haine*" (p. 59), a pour caractéristique d'être, comme Octave Mirbeau, douée de férocité. Ce tempérament commun débouchant sur "*le prurit sexuel*" (p. 81) ou verbal se meut en point de départ de l'expérience des limites, de l'expérimentation de la mort. Elles et il sont ceux qui supplicient. L'artiste défend la prostituée parce qu'il l'aime, et s'il l'aime c'est qu'elle lui ressemble. L'ambiguïté même du titre de l'ouvrage paraît le confirmer. Au-delà de la mise en scène simpliste de ses propres fantasmes, le jeu de fascination et de répulsion qu'exerce la fille publique sur son client, Mirbeau repense à l'étrangeté de son propre statut de journaliste. Quand il rédige ce papier au terme de sa carrière, entre 1909 et 1913, il se souvient de l'époque où écrire ce qu'il voulait ne lui était pas permis, le temps des compromissions pour le plumitif fauché.

Misogyne, certes, Mirbeau le demeure et ne le dissimule point sous de faux-fuyants. Toutefois, si la "*haine pour l'homme*" (p. 60) restitue une part affirmée de l'être de la prostituée, comme "*le désir pervers est un constituant éternel de l'esprit de l'homme*" (p. 61), il rend

hommage à ce pouvoir naturel, à cette révolte prolétaire du sexe, que le miché subit tout en l'entretenant dans la peur du danger syphilitique. Elle évoque un réceptacle de plaisir et de souffrance, ce lys carnivore – intrinsèque à l'imaginaire fin de siècle – qui donne la vie et la reprend, en un mot (mort et volupté mêlées) : le crime parfait. "*Une telle étreinte est comme un meurtre commis dans le noir. Mais un meurtre où – ironie du sort – c'est l'agresseur qui tombe vaincu*" (p. 59). La femme vénale reflète l'impasse du plaisir toujours renaissant qui fait d'elle cet élément – à proprement parler – anarchique aux pulsions en accord avec la nature. "*Sans le savoir, elle est une anarchiste des plus radicales, parce qu'elle a la possibilité de ne voir l'homme que dans sa bestialité primitive, qui fait tomber son masque*" (p. 60).

Dans cet essai, qui surprend par la richesse de sa brièveté, Mirbeau échappe aux lourdeurs du manichéisme d'Émile Zola, à l'apologie de la mère nourricière et à sa puissance vitale naturellement bonne face à la stérilité de la courtisane. Cette "*ouvrière qui travaille de tout son corps*" (p. 78) n'incarne plus un monstre à la bêtise extrême (*Nana*). Elle ne reproduit plus ce parasite zolien, cette *mouche d'or* achevant de gangrener le monde déjà corrompu qui lui donna naissance. Point ici de ce vague et rédempteur panthéisme exaltant les forces de vie de la nature titanesque afin d'aller à l'encontre de la prostitution et du plaisir même. Il ne s'agit pas là de coloniser l'Afrique à coup de trique et de femmes en gésine. D'ailleurs cette loi incontournable de la procréation, sur laquelle repose l'essentiel des *Évangiles* naturalistes, Mirbeau n'a cessé de la froisser par la multiplication des avortements au cœur de son œuvre romanesque.

L'affreuse joie du crime correspond à une donnée sadienne élémentaire, à cette *fêlure*, comme dit Bataille, qui donne sa dimension la plus véridique à l'érotisme. Le boucher de White Chapel, dont la présence ténébreuse transparait en filigrane sans jamais être clairement exprimée, fait la nique au péril vénérien. La vie serait la recherche du plaisir, proportionnel à la destruction de cette vie, paradoxe reconnaissable chez Clara puisque la négation de la vie en constitue le principe.

Aussi pourrait-on aisément généraliser ce que Mirbeau dit des prostituées à toute sa féminité romanesque. La femme ne peut être, selon lui, ne peut se réaliser qu'au prix d'une transgression. Le danger qu'elle crée naît du désir de vivre sa chair au plus profond de l'autre, quitte à ruiner intellectuellement un homme assistant avec impuissance à sa propre déchéance. Si elle ruse avec force cruauté, elle est également à l'image de la nature : adaptation, au moyen des élans de son ventre et des artifices de sa pensée. Et c'est en vertu de ce pouvoir que Mirbeau veut intégrer la prostituée dans le corps social car sa stérilité volontaire, hissée aux dépens de sa puissance génésique, lui octroie une autonomie supérieure et menaçante pour l'ordre bourgeois.

Au bout du compte, *L'Amour de la femme vénale* offre un vibrant éloge de toutes ces exclues de la reconnaissance sociale, pourtant dépositrices d'un Idéal qui reste peut-être à conquérir, celui du droit à l'amour pour tous.

Jean-Luc PLANCHAIS